
DERNIERS ANALYTIQUES.

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

POSSIBILITÉ DE LA DÉMONSTRATION.

CHAPITRE PREMIER.

Principe général de toute connaissance rationnelle : application à toutes les sciences. — Les notions antérieures sont de deux espèces, selon qu'elles se rapportent à l'existence de la chose, ou au mot qui exprime la chose. — Notions immédiates et simultanées : la notion de l'universel contient implicitement la notion de tous les cas particuliers. — Théorie du Ménon sur la réminiscence. — Objection sophistique et réfutation de cette objection ; solution vraie de la question.

§ 1. Toute connaissance rationnelle, soit enseignée soit acquise, dérive toujours de notions antérieures.

§ 1. *Toute connaissance rationnelle*, il s'agit uniquement ici de la science acquise soit par syllogisme, soit par démonstration. La connaissance intuitive qui résulte de la sensibilité ou d'un acte immédiat de l'entendement, est donc implicitement exclue. Voir un peu plus bas § 5, et dans le second livre, ch. 19, § 6, où la connaissance des principes eux-mêmes est dérivée de la

sensation, antérieure par conséquent aux principes qu'elle aide à faire connaître. Dans le livre 6 de la Morale, à Nicomaque, ch. 3, p. 1139, b, Aristote revient sur cette distinction de la connaissance, et rappelant le début du premier livre des Derniers Analytiques et la fin du second, il établit de nouveau que toute connaissance qui n'est point intuitive, et celle même des prin-

§ 2. L'observation, démontre que ceci est vrai de toutes les sciences; car c'est le procédé des sciences mathématiques, et de tous les autres arts sans exception. § 3. C'est encore le procédé de tous les raisonnements de la dialectique, aussi bien de ceux qui sont formés par syllogisme que de ceux qui sont formés par induction. Les uns et les autres, en effet, tirent toujours l'instruction qu'ils donnent de notions antérieures; les premiers, en supposant ces notions comprises et accordées; les autres, en démontrant l'universel par l'évidence même du particulier. C'est également par cette méthode que les raisonnements de rhétorique produisent la persuasion; car ils y arrivent, soit par des exemples, ce qui n'est que l'induction; soit par des enthymèmes, ce qui n'est que le syllogisme.

§ 4. Les notions antérieures ne peuvent être néces-

cipes, procède toujours de notions antérieures. — *Dérive toujours de notions antérieures.* Voilà le principe général de toute la théorie qui remplit les deux livres des Derniers Analytiques. C'est un axiôme, et il est de toute évidence que la conclusion ne peut être connue qu'après les prémisses.

§ 2. *Des sciences mathématiques.* Philopon a cru, mais à tort, qu'il s'agissait ici des sciences logiques ou rationnelles, et non des mathématiques proprement dites. — *De tous les autres arts,* il faut entendre arts dans le sens où l'on dit l'art de la rhétorique, l'art poétique, etc.

§ 3. *De tous les raisonnements de la dialectique,* le texte dit seulement : discours; mais il s'agit

évidemment ici, après la science, de la dialectique, comme après la dialectique il s'agira de la rhétorique. — *Les premiers,* le syllogisme suppose toujours que les prémisses sont accordées. — *Les autres,* c'est l'induction qui procède des cas particuliers qui sont évidents. — Pour le syllogisme, voir les deux livres des Premiers Analytiques et spécialement la définition du syllogisme, liv. 1, ch. 1, § 8; pour l'enthymème, liv. 2, ch. 27; pour l'induction, liv. 2, ch. 23; pour l'exemple, liv. 2, ch. 26.

§ 4. *De deux espèces,* il faut connaître : 1^o que la chose est, 2^o ce qu'elle est : d'une part, c'est l'affirmation ou la négation de son existence; de l'autre c'est sa défini-

sairement que de deux espèces : ou bien, c'est l'existence même de la chose qu'il faut préalablement connaître : ou bien, c'est le nom seul de la chose qu'il faut comprendre ; parfois aussi, il faut savoir tout ensemble et l'existence de la chose et le nom qu'elle porte. Ainsi pour cette proposition : De toute chose quelle qu'elle soit, il doit être vrai soit de l'affirmer, soit de la nier, ce qu'on sait nécessairement tout d'abord, c'est que cette proposition est vraie. Pour le triangle, il faut savoir, au contraire, que le mot de triangle signifie telle chose spéciale. Enfin pour l'unité, il faut savoir à la fois, et la chose qu'exprime ce mot, et l'existence de cette chose. On voit que dans chacun de ces cas, le mode de la connaissance n'est pas du tout le même pour nous.

§ 5. Du reste on peut connaître les choses, tantôt

niton. Après avoir distingué les notions antérieures en deux espèces, Aristote semble ensuite en reconnaître trois ; mais la réunion de la notion d'existence et de la définition ne forme pas à vrai dire une espèce à part. Les exemples cités dans le texte ne sont pas très clairement exposés. Le principe de contradiction est évident par soi-même ; il suffit de l'énoncer pour qu'on sache qu'il est vrai, c'est ce qu'Aristote appelle savoir l'existence de la chose. Pour le triangle, il faut savoir, non pas que le triangle existe, mais que le mot de triangle signifie une figure formée de trois lignes droites, ou qui a trois angles ; il faut donc savoir la définition nominale du triangle. Enfin pour l'unité comme la conçoivent

les mathématiciens, il faut savoir à la fois, et la définition de ce mot et l'existence abstraite de la chose qu'il désigne. Le mode de connaissance est en effet différent dans ces trois cas.

§ 5. *En en connaissant d'autres antérieurement à celles-là*, ainsi on ne connaît la conclusion que parce qu'on connaît antérieurement la majeure. — *Simultanément avec d'autres*, ainsi on connaît la conclusion, du moment même qu'on connaît la mineure. — *L'on sait préalablement que la somme des angles de tout triangle, etc.*, c'est là la majeure du syllogisme dont la mineure est : *Cette figure comprise dans une demi-circonférence est un triangle ;* donc, etc. La connaissance des cas particuliers, des termes individuels

en en connaissant d'autres antérieurement à celles-là, tantôt en les apprenant simultanément avec d'autres, comme par exemple on sait tous les cas particuliers compris sous l'universel dont on possède la notion. Ainsi, l'on sait préalablement que la somme des angles de tout triangle est égale à deux droits, et l'on sait, que cette figure comprise dans une demi-circonférence est un triangle, à l'instant même qu'on la voit. C'est qu'en effet il est des choses dont on acquiert la connaissance de cette façon. L'extrême est alors connu sans le secours d'un terme moyen; et ce sont précisément les choses individuelles, qui ne peuvent jamais être attribuées à un sujet. § 6. Mais avant même que ce triangle n'ait été produit ou que le syllogisme en forme n'ait eu lieu, la propriété de cette figure, on peut dire, est connue en un sens, et en un autre sens, elle n'est pas connue. En effet, d'une chose dont on ne sait pas absolument qu'elle existe, comment pourrait-on savoir absolument qu'elle a ses angles égaux à deux angles droits? Pourtant il est certain qu'on le sait en ce sens qu'on la connaît d'une manière générale, mais il est certain aussi qu'on ne la connaît pas d'une manière absolue. § 7. Autrement, la théorie du Ménon serait

est immédiate, c'est-à-dire que le sujet et l'attribut sont connus sans moyens termes et par le fait seul de la sensation. — *Ne peuvent jamais être attribués à un sujet.* Voir Catégories, ch. 2, § 2.

§ 6. On connaît la conclusion en puissance, d'une manière générale, confuse, du moment qu'on connaît la majeure, parce que la conclusion

est un cas particulier de l'universel qu'on sait. On ne sait la conclusion d'une manière spéciale et distincte qu'au moment même où l'on sait la mineure, et dans l'exemple particulier que cite Aristote, la mineure est cette proposition : La figure comprise dans ce demi-cercle, est un triangle.

§ 7. Si l'on n'admet point ce rap-

juste ; et alors, ou l'on n'apprendrait rien, ou l'on ne ferait qu'apprendre ce que l'on sait déjà. § 8. On ne peut d'ailleurs du tout admettre la solution proposée par quelques-uns : « Savez vous, disaient-ils, que tout « nombre binaire est pair ou ne le savez vous pas ? » Si l'on répondait : oui, je le sais, ils vous montraient une dualité que vous ne connaissiez pas, et dont, par conséquent, vous ne saviez pas non plus qu'elle fût paire. C'est qu'en effet ils affirment qu'on ne sait pas que toute dualité est paire, mais qu'on ne le sait que de la dualité qu'on connaît comme telle. Toutefois l'on sait ce dont on possède la démonstration, ou ce qu'on accepte pour démontré. Or, l'on n'a pas admis la démonstration seulement pour tout ce dont on sait que c'est un triangle ou que c'est un nombre. L'on a entendu parler absolument de tout nombre et de tout

port de la conclusion à la majeure, il faut alors reconnaître pour vraie la théorie du Menon dont il a été déjà question dans le 2^e liv. des Premiers Analytiques, ch. 21, § 7. Socrate soutient que toute la science n'est que réminiscence, et que l'âme ne fait rien dans cette vie que se rappeler ce qu'elle a su dans une vie antérieure avant d'être unie au corps. Aristote combat cette doctrine par la distinction des deux espèces de connaissances, l'une générale, l'autre particulière, théorie développée dans le passage indiqué plus haut.

§ 8. *Par quelques-uns*, il s'agit ici des sophistes. Ils posaient cette question : Savez-vous que tout nombre binaire est pair ? On répondait

oui ; et montrant alors deux objets qu'ils avaient tenus jusque là cachés, ils ajoutaient : vous ne connaissiez pas ces deux choses dont le nombre est pair, donc vous ne saviez pas que tout nombre binaire est pair. On avait cru réfuter les sophistes en disant qu'on savait, non point absolument que tout nombre binaire est pair, mais qu'on le savait seulement du nombre qu'on connaissait pour binaire. Aristote rejette cette réfutation, [et il affirme, ce qui est évident, que la démonstration est universelle et qu'elle n'est point restreinte comme on semble le croire. La démonstration s'applique, en général, à tout nombre binaire, à tout triangle, et puisque l'on sait ce qui est démon-

triangle ; car jamais la proposition n'a eu cette forme :
 « Le nombre que vous connaissez, la figure rectiligne,
 « que vous connaissez, etc. ; » la proposition s'est toujours appliquée à tout triangle, à toute figure rectiligne.

§ 9. A mon avis, rien ne s'oppose à ce qu'on sache d'une façon et qu'on ignore d'une autre, ce qu'on apprend. L'absurde est de dire, non pas qu'on sait de quelque façon ce qu'on apprend, mais qu'on le sait de la façon même et dans les termes où on l'apprend.

tré, on sait d'une manière universelle que le triangle a ses angles égaux à deux droits, et que tout nombre binaire est pair.

§ 9. On sait la conclusion en puissance dès qu'on connaît la majeure. On peut donc dire, sans absurdité, qu'on sait et qu'on ne sait pas à la fois une seule et même

chose ; on la sait d'une manière universelle, on ne la sait pas d'une manière particulière. Ainsi donc la science est le passage d'une connaissance confuse à une connaissance claire et distincte ; ce n'est point une réminiscence, comme l'a dit Platon dans le dialogue du Ménon.

SECTION DEUXIÈME.

DÉFINITION

ET ÉLÉMENTS DE LA DÉMONSTRATION.

CHAPITRE II.

Définition générale de la science. — La science peut s'acquérir par la démonstration. — Définition de la démonstration; principes de la démonstration; conditions indispensables de la démonstration; les principes de la démonstration doivent être vrais, indémontrables, causes de la conclusion et antérieurs à elle; antérieur et plus notoire peut s'entendre de deux façons. — Le principe de la démonstration est la proposition immédiate. — La proposition immédiate se divise en thèse et en axiôme; la thèse se divise en hypothèse et en définition. — Les principes sont plus connus que la conclusion; les opposés des principes sont aussi connus que les principes.

§ 1. Nous pensons savoir les choses d'une manière absolue et non point d'une manière sophistique, pure-

§ 1. *Nous pensons savoir*, après avoir indiqué le principe et l'origine de toute connaissance rationnelle, il convient de définir d'une manière plus précise ce que c'est que la science obtenue par démonstration, ce que c'est que la science elle-

même. Il y a deux conditions à la science démonstrative. La première c'est de connaître la cause de la chose qu'on sait, et en second lieu, de croire que la chose en question ne peut être autrement qu'on ne la sait.

ment accidentelle, quand nous pensons savoir que la cause par laquelle la chose existe, est bien la cause de cette chose, et que par suite nous pensons que la chose ne saurait être autrement que nous la savons.

§ 2. Ce qui prouve bien que savoir est à peu près cela, c'est qu'entre ceux qui ne savent pas et ceux qui savent, il n'y a que cette différence, que les premiers pensent être et que ceux qui savent sont réellement dans ce cas, § 3, que la chose dont ils ont la connaissance absolue ne peut point du tout être autrement qu'ils la savent.

§ 4. Qu'il y ait encore une autre manière de savoir, c'est ce que nous dirons plus tard; mais ici, nous disons qu'on peut savoir aussi par démonstration.

§ 5. Or j'appelle démonstration le syllogisme qui produit la science; et j'entends par syllogisme qui produit la science, celui qui par cela seul que nous le possédons, nous fait savoir quelque chose.

§ 6. Si donc savoir est bien ce que nous avons dit,

§ 2. *Ce qui prouve bien*, confirmation du principe antérieur par le témoignage unanime des hommes, c'est-à-dire par l'autorité du sens commun.

§ 4. *C'est ce que nous dirons plus tard*. Voir la fin de ce chapitre; les chapitres 3, 13 et 33 de ce premier livre, et les chapitres 3 et 19 du second. Cet autre mode de la science est la science des principes dérivant de l'induction, qui vient elle-même de la sensation.

§ 5. *J'appelle démonstration le syllogisme qui produit la science*. Le syllogisme est donc plus étendu

que la démonstration. Ch. 4, § 1, du premier livre des Premiers Analytiques. Le syllogisme qui produit la science est, d'après la définition même de la science, celui qui donne la connaissance de la cause.

§ 6. *Ce que nous avons dit*. Voir plus haut, § 1. — *La science* démontrée, c'est-à-dire la science que donne une conclusion démontrée. Après avoir défini la démonstration par le but qu'elle atteint, Aristote la définit ici par les éléments mêmes dont elle se compose. Les conditions nécessaires de la démonstration sont donc au nombre de six. D'abord : les

il s'ensuit nécessairement que la science démonstrative procède de principes vrais, de principes primitifs, de principes immédiats, plus notoires que la conclusion dont ils sont cause et qu'ils précèdent. C'est à ces conditions, en effet, qu'ils seront aussi les principes propres du démontré. § 7. Car il pourra bien y avoir syllogisme sans ces conditions, mais il n'y aura pas démonstration sans elles; parce qu'alors le syllogisme ne produira pas la science.

§ 8. Il faut donc que les principes soient vrais, parce qu'on ne peut point savoir ce qui n'est pas; par exemple que le diamètre est commensurable. § 9. Il

prémises du syllogisme démonstratif doivent être vraies. 1° Elles doivent être des propositions primitives ou immédiates. 2° Elles doivent être plus notoires que la conclusion qui en sort. 3° Elles sont causes de la conclusion, c'est-à-dire que le moyen est en réalité cause de l'attribut ou grand extrême. 4° Les prémisses doivent être antérieures à la conclusion. 5° Elles sont des propositions propres et spéciales au démontré. Cette dernière condition n'est, au reste, que la réunion de toutes les autres dont elle résulte.

§ 7. Ce qui distingue le syllogisme de la démonstration, c'est que ces conditions sont nécessaires à la démonstration, tandis que le syllogisme peut s'en passer; mais lorsqu'il ne les a pas, il ne produit point véritablement de science. — Aristote reprend ensuite une à une toutes les conditions qu'il vient d'indiquer, et il explique ce qu'on doit entendre par chacune d'elles.

§ 8. Il faut donc que les principes soient vrais, car s'ils n'étaient pas vrais, la conclusion serait fautive comme eux et ce ne serait point alors de la science : il a cependant été démontré liv. 2 des Premiers Analytiques, ch. 3, 3 et 4, qu'on pouvait obtenir une conclusion vraie de prémisses fausses; mais dans les Premiers Analytiques, Aristote ne considérait que la forme de la conclusion, tandis qu'ici il en considère la matière. De prémisses fausses on ne peut jamais tirer qu'une vérité de simple accident; mais en soi, on ne tire réellement que le faux de prémisses fausses. Voir Averroës. — *On ne peut pas savoir ce qui n'est pas*, c'est-à-dire, savoir de science vraie et certaine; c'est une opinion, si l'on veut; ce n'est point de la science.

§ 9. Indémontrable a ici le même sens que plus haut primitif et immédiat. Si les principes n'étaient pas indémontrables, on les saurait par démonstration, et alors remon-

faut ensuite que les primitifs dont on part soient indémonstrables; car on ne les saurait pas puisqu'on n'en posséderait pas la démonstration, et que savoir autrement que d'une façon accidentelle les choses dont la démonstration est possible, c'est en posséder la démonstration. § 10. Il faut de plus que les principes soient causes de la conclusion, qu'ils soient plus notoires qu'elle et antérieurs à elle: causes, parce que nous ne savons une chose qu'après en avoir connu la cause: antérieurs, puisqu'ils sont causes: et préalablement connus, non pas seulement en tant qu'on connaît le mot qui les exprime, mais en outre parce qu'on sait qu'ils sont.

§ 11. Antérieurs et plus notoires peut s'entendre en deux sens; car il ne faut pas confondre l'antérieur par nature et l'antérieur pour nous, pas plus que le plus notoire par nature, et le plus notoire pour nous. Je nomme antérieur et plus notoire pour nous, ce qui est

tant de principe en principe on aurait à parcourir l'infini, ce qui est absurde et destructif de toute science; donc les principes sont indémonstrables. — *Les choses dont la démonstration est possible*, c'est-à-dire les choses qui peuvent être connues par leur cause ou un moyen terme; mais il est des choses comme les principes qui sont connues immédiatement et sans cause.

§ 10. Aristote intervertit dans cette nouvelle énumération, l'ordre qu'il avait assigné dans la précédente, § 6. — *En tant qu'on connaît le mot qui les exprime*. Voir plus haut, ch. 1, § 4.

§ 11. *L'antérieur par nature et*

l'antérieur pour nous. Il s'agit toujours ici de la connaissance humaine, car il n'y a que l'homme qui connaît, et la nature ne connaît pas. Seulement la connaissance peut avoir deux ordres distincts. L'ordre même dans lequel elle se produit, et l'ordre naturel dans lequel les choses se produisent. Ainsi, dans l'ordre propre de la connaissance, l'effet vient avant la cause, et dans l'ordre de la nature, de la réalité, la cause est nécessairement avant l'effet qu'elle produit. Ainsi l'effet, c'est-à-dire le particulier, est le plus près de la sensation; la cause, c'est-à-dire le général, en est le plus éloigné.

le plus rapproché de la sensation ; mais d'une manière absolue, le primitif le plus notoire est ce qui s'en éloigne le plus ; car le plus éloigné de la sensation est précisément le plus général, le plus rapproché est le particulier ; et toutes ces choses sont opposées entre elles.

§ 12. Partir des principes propres à la chose, c'est partir des primitifs de cette chose ; car je confonds primitif et principe.

§ 13. Le principe de la démonstration, c'est la proposition immédiate ; et la proposition immédiate est celle qui n'a point d'autre proposition avant elle. La proposition est d'ailleurs l'une des deux faces de l'énonciation, exprimant une seule chose d'une seule autre chose : dialectique, quand elle prend indifféremment l'une ou l'autre ; démonstrative, quand elle n'en prend spécialement qu'une seule pour vraie. L'énonciation est l'une ou l'autre des deux parties de la contradiction ; la contradiction est l'opposition qui par elle-même n'a pas de moyen terme possible. L'une des parties de la contradiction est l'affirmation qui attribue une chose à une autre ; et l'autre partie, c'est la négation qui nie une chose d'une autre chose.

§ 14. J'appelle thèse d'un principe syllogistique im-

§ 12. *Principes propres*, principe et primitif se confondent, c'est-à-dire qu'il faut dans chaque chose, chercher les premiers principes qui lui appartiennent spécialement, et non point les principes généraux ou axiomes qui appartiennent à toute chose en général.

§ 13. *Le principe de la démonstration*. Après avoir indiqué les conditions essentielles des princi-

pes, Aristote définit ici ce que c'est qu'un principe dans la démonstration. Toute cette théorie de la proposition immédiate a déjà été présentée dans l'*Herménéia*, ch. 5 et 6, et plus particulièrement liv. 1 des *Premiers Analytiques*, ch. 1, § 6, qu'Aristote ne fait guère que répéter ici.

§ 14. *J'appelle thèse*, Aristote distingue ici les propositions immé-

médiat, la proposition qui ne peut pas être démontrée, et qu'il n'est pas indispensable de connaître pour apprendre quelque chose; celle au contraire que l'on doit nécessairement connaître pour apprendre la chose quelle qu'elle soit, je la nomme axiôme; car il y a certaines propositions de ce genre; et c'est à celles-là que nous réservons habituellement ce nom. § 15. La thèse qui prend l'une quelconque des deux parties de l'énonciation, c'est-à-dire, qui affirme ou qui nie l'existence de l'objet, reçoit le nom d'hypothèse. La thèse qui est dénuée de ces conditions, est une définition. La définition, en effet, est une sorte de thèse, et c'est ainsi que l'arithméticien pose par exemple cette thèse : Que l'unité est ce qui, sous le rapport de la quantité, est indivisible. Mais elle n'est pas du tout une hypothèse; car dire ce qu'est l'unité et dire que l'unité est, ce n'est pas la même chose.

§ 16. Puis donc que pour croire et savoir une chose, il faut posséder ce syllogisme que nous appelons démonstration, lequel syllogisme n'existe que parce que

diates en deux espèces : d'abord la thèse, puis l'axiôme. La thèse se subdivise elle-même en hypothèse et en définition. La thèse n'a pas besoin d'être démontrée non plus que l'axiôme; mais elle doit être énoncée et elle est aussitôt accordée. Si l'on affirme ou si l'on nie l'existence de la chose, la thèse devient une hypothèse. Si l'on ne fait qu'indiquer l'essence de la chose, c'est une définition; car la définition n'affirme ni ne nie, elle pose seulement ce qu'est la chose. L'hy-

pothèse et la définition sont donc toutes deux des thèses, seulement l'une dit que la chose est ou n'est pas, et l'autre ce qu'est la chose.

§ 16. Les principes, précisément parce qu'ils sont indémonstrables, sont plus connus que la conclusion qu'ils produisent.—*Soit en totalité, soit en partie*, c'est-à-dire, soit qu'on connaisse la majeure, soit qu'on connaisse la mineure, séparément ou toutes les deux ensemble. Voir § 17, un peu plus bas.

les choses dont il est le syllogisme existent aussi, il y a nécessité, non-seulement de connaître antérieurement les primitifs, soit en totalité soit en partie, mais encore on les connaît nécessairement plus que tout le reste. Car ce par quoi une chose existe existe aussi plus qu'elle; et par exemple ce par quoi nous aimons est encore plus aimé que l'objet que nous aimons : et de même si nous savons et croyons les choses au moyen des primitifs, nous savons et croyons ces primitifs bien plus encore que les choses : car ce n'est que par eux que nous savons et croyons tout le reste.

§ 17. Or, il n'est pas possible de croire moins les choses qu'on sait que les choses qu'on ne sait pas, et à l'égard desquelles on n'est pas dans une position meilleure qu'on ne serait si on les savait; et pourtant c'est ce qui aura lieu si, se fiant à la démonstration, on n'avait point de notions antérieures à elle; car on ajoute nécessairement plus de foi aux principes, soit tous, soit quelques-uns, qu'on n'en ajoute à la conclusion qu'ils donnent. § 18. En outre, celui qui doit acquérir la

§ 17. *C'est ce qui aura lieu*, Aristote veut dire ici que les principes doivent être connus ou par la science démontrée ou par un mode de connaissance supérieure à la science elle-même. Il vient de démontrer que les principes sont plus connus que la conclusion; mais on pourrait croire que les principes sont connus par démonstration comme la conclusion elle-même. Or comme on ne sait pas les principes précisément parce qu'on les connaît d'une manière supérieure à la science, il s'en-

suivrait qu'on croirait plus à ce qu'on ne sait pas, qu'à ce qu'on sait par démonstration. Donc on ne sait pas les principes, on les connaît d'une autre manière comme il sera dit au chapitre dernier du second livre. — *Soit tous, soit quelques-uns*, voir plus haut, § 16.

§ 18. De l'évidence et de la certitude des principes vrais résulte de toute nécessité la fausseté évidente et incontestable des principes opposés. L'erreur est alors aussi claire que la vérité.

science tirée de la démonstration, doit, non-seulement plus connaître les principes, et les croire plus que le démontré, mais encore, il n'y a rien de plus croyable ni de plus notoire pour lui, que les opposés de ces principes, d'où l'on tirerait le syllogisme de l'erreur contraire à la démonstration, attendu que celui qui sait réellement ne peut faillir.

CHAPITRE III.

Deux objections contre la science démonstrative : 1° la science démonstrative est impossible ; car il n'y a point de principes et il y a progrès à l'infini ; ou s'il y a des principes, on ne les sait pas puisqu'on ne peut les démontrer. — Réponse : toute science ne vient pas de la démonstration ; et par exemple, celle des propositions immédiates est indémontrable ; les principes de la science sont les termes, les définitions. — 2° La science démonstrative est possible, mais la démonstration est circulaire et réciproque. — Réponse : la démonstration circulaire mène à cette contradiction évidente qu'une même chose est à la fois antérieure et postérieure à une autre ; la démonstration circulaire prouve le même par le même ; la démonstration circulaire n'est possible que dans le premier mode de la première figure, et seulement encore pour les termes réciproques ; fausseté de cette théorie.

§ 1. De ce qu'il faut savoir les primitifs, quelques-uns en concluent qu'il n'y a pas de science possible ; et

§ 1. *Quelques-uns... et d'autres.* science n'est pas possible ; 2° la Il y a donc deux objections contre science n'est possible que par la la possibilité de la science. 1° La démonstration.